

L'île des anamorphoses

version de Tristan Ledoux

Les chaussures

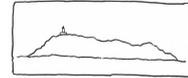
Ébloui par un soleil déjà haut perché dans son royaume d'azur, il se dirigeait vers la petite plage de l'île. Elle était encore déserte en ce matin de juin, les touristes ne commençant à l'envahir à flux tendus qu'à partir de l'été. Aplanie par les vagues incessantes de la nuit, saupoudrée de paillettes nacrées que le feu solaire faisait doucement pétiller, elle offrait au regard une peau lisse comme un tapis de billard.

Il s'attardait devant l'étendue onctueuse de sable blond quand, à l'extrémité de la crique, son regard a buté sur un objet qui, à première vue, pouvait être un morceau de bois ou un rocher, mais aussi autre chose, un déchet quelconque ou, qui sait, peut-être un beau coquillage. À cette distance, c'était difficile à dire.

Chaque matin, il se promenait sur le sentier qui borde la plage, sans y mettre le pied, afin de lui laisser le plus longtemps possible son aspect de velours tendu. Mais, ce jour-là, l'objet en question lui faisait signe et c'est avec une réticence presque coupable qu'il a entamé la surface immaculée pour s'en approcher. Il venait si souvent contempler cette plage et observer les variétés de teintes dont s'habillaient le ciel, la mer et le sable qu'il la connaissait comme sa poche et pouvait affirmer avec certitude, maintenant, que cet objet ne s'y trouvait pas quand, hier, au crépuscule, il était venu rendre hommage à la nudité parfaite du lieu.

C'était une paire de chaussures. Le pied gauche et le pied droit. Sans lacets. Une paire de chaussures sans lacets, distantes l'une de l'autre de trente centimètres environ. Il n'était pas spécialement pointilleux, mais il se voulait précis, parce que c'était quelque chose de tout à fait surprenant, pensait-il. Il n'y avait aucune trace de pas autour de cette paire de chaussures. Elles provenaient donc de la mer, car il était impossible que quelqu'un les eût lancées depuis le sentier : il était bien trop éloigné de l'endroit où elles avaient atterri. Et puis, il voyait bien qu'elles avaient passé un certain temps dans l'eau : il y avait du sel dans leurs craquelures. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était la paire.

Il ne se serait posé aucune question s'il avait trouvé deux chaussures différentes, ou une paire de chaussures nouées par un lien quelconque. Le hasard aurait très bien pu réaliser l'une ou l'autre de ces configurations. Il arrive naturellement que le hasard devienne coïncidence et réalise des choses extraordinaires. Il nous met alors en présence



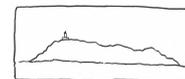
d'événements dont nous n'aurions jamais pensé qu'ils puissent avoir lieu en même temps ou au même endroit, se disait-il. Mais le hasard a ses limites. Du moins, il le croyait suffisamment limité pour ne pas se lancer dans l'achat inconsidéré de billets de loterie ou de paris improbables. Or, dans le cas présent, le hasard lui semblait avoir réalisé quelque chose de plus impensable encore que le tirage d'un numéro gagnant. Que les vagues infinies de la mer eussent rassemblé les deux chaussures d'une même paire pour venir les déposer sur cette plage, presque côte à côte, voilà qui lui paraissait absolument impossible. Il avait beau examiner cette paire de mocassins rongés par le sel et disposés comme s'ils attendaient sagement leur propriétaire (alors que, hormis les empreintes qu'il y avait laissées pour arriver jusqu'ici, la plage était parfaitement immaculée), il piétinait devant la muraille de l'incompréhension. Et pourtant, il devait y avoir une explication.

De nombreux organismes vivants, parmi lesquels figurent à coup sûr les êtres humains, sont structurés suivant un principe de symétrie bilatérale. Ainsi nos mains, nos yeux, nos bras, nos jambes, nos pieds sont presque des miroirs l'un de l'autre. Pour nos chaussures, c'est forcément pareil. Or il est à peu près certain qu'une entité organisée selon un ordre de ce genre, une fois démembrée puis charriée par les flots, ne reformera jamais cet ordre par hasard, pour atterrir en bout de course sur une plage. Peut-on seulement imaginer concours de circonstances aussi invraisemblable ?

À l'horizon, il n'y avait pas une voile en vue, pas un nuage, pas un oiseau, pas d'autre mouvement que celui des courtes vagues qui venaient lécher le sable avec un ressac discret. Il a caressé longtemps l'espoir de voir apparaître la tête d'un nageur ou d'un plongeur, ou peut-être le corps d'un noyé flottant entre deux eaux, le propriétaire des chaussures, enfin, mais rien ne troublait la surface étale de la mer et la ligne sans accroc qui la séparait du ciel.

Puis il a été assailli par l'idée que tout était absolument unique devant son regard. Comme on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, il réalisait de nouveau qu'il ne pouvait y avoir qu'une mer, un horizon, un ciel, un soleil, précisément ceux-ci, qui n'étaient pas les mêmes que ceux de la veille, c'était une évidence.

Mais alors, cette paire de chaussures, n'avait-elle pas surgi comme un pavé dans l'océan des choses singulières et des événements uniques ? Et devant ce doublon étrange, certes voulu, revendiqué, exigé par la symétrie bilatérale de notre constitution, mais, selon toute



apparence, issu du chaos marin, n'était-il pas en droit de se demander si quelque force obscure ne cherchait pas à ordonner en un sens particulier le désordre tranquille de ce qui se donnait à voir dans le flot jusque-là sans faille des individualités singulières ?

Il fallait qu'il s'extirpe du problème. Le mystère insondable que prodiguait à ses pieds cette paire de chaussures avait-il le moindre sens en dehors de la sphère de son imagination ? Aurait-il pu en faire état sans provoquer le rire ou l'ébahissement d'un interlocuteur à qui il aurait exposé la raison de sa perplexité ? Il s'est redressé, il a fait un tour complet sur lui-même pour scruter les alentours. Il se serait précipité vers le premier venu, s'il en avait vu un, mais il n'y avait personne en vue. Alors il s'est résigné à admettre que jamais il n'obtiendrait de réponse à partir du monde tel qu'il lui était donné, ce monde où il contemplait la mer obtuse et le ciel infiniment bleu, ce monde où son oreille s'ouvrait au silence à peine troublé par les frémissements du vent, ce monde où sa peau endurait la chaleur implacable du jour. Et il avait beau passer ce monde en revue, de cet examen il ne pouvait tirer qu'une seule conclusion : le heurt était irrémédiable entre, d'un côté, cette paire de chaussures, simplement posée là, juste à ses pieds, dérisoire et têtue comme un ricanement céleste, et, de l'autre, l'obscurité des gouffres dont nous sommes sortis, le temps de compter jusqu'à deux, pour émerger à la surface de nos vies éphémères.

Le temps de compter jusqu'à deux : peut-être y avait-il une clé dans cette formule, se disait-il. Et, de fait, il la voyait peu à peu se dresser dans la paire de chaussures, quoique fantomatique et indiscernable pour son intelligence. Alors, assis dans le sable chaud, il laissa l'énigme se décanter. Il avait le temps. Son unique certitude était que la solution se précisait à mesure que se fissurait sa solitude, qu'elle se réfléchissait et se déformait selon les règles d'une étrange anamorphose.

Le soleil poursuivait sa course et le clapotis son incessant ressac. Cependant, dans les profondeurs où se mouvait sa pensée – il devait ouvrir une oreille interne pour l'entendre – une voix familière murmurait ces trois mots : je, tu, il – je, tu, il... qu'une légère inflexion lui faisait entendre « je tue il » ... Et il comprenait enfin qu'il ne lui faudrait désormais conserver que les deux survivants de cette lutte à mort : je et tu, lesquels du reste ne pouvaient exister l'un sans l'autre, ce qui n'était pas le cas de celui que le premier avait occis avec la complicité du second, et qui se trouvait désormais réduit au silence.